

L A

10

BELLE HOTESSE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. CHAZET ET VALLÉE:

*Représentée pour la première fois à Paris, sur
le Théâtre du Vaudeville, en avril 1806.*

Prix 1 franc 20 cent. (24 s.)

A P A R I S,

Chez Mad. CAVANAGH, libraire, sous le nouveau
passage des Panoramas, n^o. 5, entre le boulevard
Montmartre et la rue Saint-Marc.

1806,

PERSONNAGES.**ACTEURS.****Mad. DERVILLE**, hôtesse àPostdam. **Mad. BELMONT.****Mad. DE SAINTRE** jeune veuvede Berlin. **Mad. DESMARE-THESIONT.****FREDERIC**, sous-lieutenant. . **M. HENRI.****PHILIPPE**, valet de Frédéric. **M. St. LEGER.**

*La Scène se passe à Postdam dans l'hôtel de madame
Derville.*

LA BELLE HOTESSE.

Le Théâtre représente un Appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, *seul*.

UNE lettre pour moi, timbrée de Berlin!... Qui peut savoir que depuis quinze jours je suis à Postdam avec mon maître! Ce ne peut être que madame de Saintré, cette jeune et jolie veuve que M. Frédéric doit épouser à son retour; mais pourquoi m'écrit-elle?... Lisons:

« Je connais, mon cher Philippe, ton intelligence, et sur-tout ton attachement pour ton maître. »

Ce cher M. Frédéric; je l'ai vu naître, il est bien naturel que je l'aime.

« Je suis informée que malgré la foi qu'il m'a jurée, et toute la tendresse que j'ai pour lui, Frédéric me trahit, et qu'il est éperduement amoureux de son hôteesse, qu'on dit très-jolie, très-aimable, très-spirituelle et de bonne famille. »

Ah! mon Dieu! qui a pu l'instruire de ce malheureux secret?

« Je pars sur-le-champ pour Postdam où j'arriverai aussitôt que ma lettre. C'est dans la maison même de ma rivale que je descendrai: je veux m'assurer par moi-même de ce que je dois craindre et de ce que je puis espérer. Retiens un appartement pour M. de Valbelle, sous-lieutenant d'infanterie; c'est sous ce nom et ce déguisement que je me présenterai. »

Allons, Philippe, du courage, voilà de la besogne; mais voyons un peu où nous en sommes. M. Frédéric, mon maître, est amoureux de notre belle hôteesse. Je ne crois pas que madame Derville partage bien sincèrement son amour, mais la présence d'une rivale piquera son amour propre, et alors madame de Saintré pourrait bien en être pour les frais de voyage et de déguisement. Hé bien, non,

Je me charge de ses intérêts, et je n'en aurai pas le démenti :

A R de la parole.

J'ai quelquefois dans mon printemps
 Servi l'amour tendre et fidelle ;
 Ce sont de bien heureux instans
 Qu'avec plaisir je me rappelle,
 A soixante ans,
 En cheveux blancs,
 Je passerai pour un novice,
 Non, l'obstacle me pique au jeu,
 Et je saurai prouver morbleu
 Que je suis au fait (3 fois) du service....

Que sous les drapeaux de l'amour
 Un joli tendron m'accompagne,
 Et, sans m'effrayer du retour,
 Je risque encore une campagne.
 Mon cœur content,
 Tambour battant
 Irait encore à l'exercice ;
 Mons Philippe, vous vous flattez
 A soixante ans, vous le sentez,
 On n'est plus au fait [3 fois] du service.

J'entends quelqu'un, c'est mon maître... cachons bien cette lettre, et voyons-le venir.

S C E N E I I.

F R E D E R I C , P H I L I P P E .

F R E D E R I C .

Philippe, as-tu vu madame Derville ?

P H I L I P P E .

Notre belle hôtesse ! non, monsieur.

F R E D E R I C .

Est-elle sortie ?

P H I L I P P E .

Je l'ignore.

F R E D E R I C .

Vois où elle est, il faut que je lui parle.

P H I L I P P E .

Mais, monsieur, vous la quittez à l'instant.

F R E D E R I C .

A l'instant !..... Il y a un siècle.

P H I L I P P E .

Vous avez donc des choses bien pressées à lui dire ?

F R E D E R I C .

Oui, Philippe, je veux enfin lui dire que je l'aime, que je l'adore.

P H I L I P P E .

Elle sait tout cela, monsieur, vous le lui avez répété au moins cent fois.

F R E D E R I C .

Mal, puisque je n'ai pu la convaincre; qu'elle m'écoute avec distraction, on me répond en riant.

P H I L I P P E .

Manège de coquette.

F R E D E R I C .

Mad. Derville coquette? as-tu jamais vu une femme plus parfaite? graces, esprit, douceur!

P H I L I P P E .

Il ne lui manque qu'un peu plus d'amour.

F R E D E R I C .

Je l'avoue, sa rigueur me désespère, et pourtant elle m'enchanté.

AIR du vaudeville de l'Avaro.

Dans la réserve qu'elle oppose
A ma vive et brûlante ardeur,
Je vois l'attribut de la rose
Dont ses traits m'offrent la fraîcheur.
Je sais qu'à cette fleur si tendre
La nature sait attacher,
Une feuille pour la cacher
Une épine pour la défendre.

P H I L I P P E .

Même air.

Soit, monsieur, cultivez la rose,
Si chère à vos yeux prévenus;
Mais dans l'obstacle qu'elle oppose,
N'oubliez pas ses attributs.
Souvenez-vous, quand on la cueille,
Que les fleuristes mal-adroits
Se piquent fort souvent les doigts
En voulant écarter la feuille.

F R E D E R I C .

Je me modérerai.....

P H I L I P P E .

Vous ferez bien; votre caractère bouillant, impétueux lui fait peur.

F R E D E R I C.

Et puis-je être calme, lorsque je pense au zèle qu'est-à-mis à me présenter à son frère, qui peut tout auprès du ministre et qui sollicite pour moi un brevet de capitaine?

P H I L I P P E.

Et si vous l'obtenez nous retournerons à Berlin?

F R E D E R I C.

Dès que notre belle hôtesse aura bien voulu accueillir mon hommage.

P H I L I P P E.

En ce cas, monsieur, je n'ai plus qu'à vous demander mon congé, je partirai seul.

F R E D E R I C.

Quoi! tu veux me quitter?

P H I L I P P E.

C'est à regret, mon cher maître, mais je suis vieux, j'ai besoin de repos, et je vais occuper le poste honorable de concierge que madame de Saintré m'a promis dans une de ses terres.

F R E D E R I C.

Mad. de Saintré.... je vous vois venir, monsieur Philippe... ne vous avais-je pas défendu de prononcer jamais ce nom devant moi?

P H I L I P P E.

Aussi je n'ai garde de vous en parler, je prendrais mal mon tems pour vous rappeler qu'en partant de Berlin vous l'adoriez, et que vous deviez même l'épouser à votre retour.

F R E D E R I C.

Alors je n'avais pas vu celle qui doit m'enchaîner pour la vie.

P H I L I P P E.

Vous avez raison, car à quel titre Mad. de Saintré prétendrait-elle vous fixer? je sais fort bien qu'elle est jeune, jolie, riche, mais bah! une veuve de vingt-deux ans, qui n'a que trente mille livres de rentes, et sur-tout un amour à toute épreuve, ne peut pas lutter contre les avantages que vous offre notre belle hôtesse qui ne vous aime pas encore à la vérité, mais qui vous aimera peut-être, quand quelques années de petits soins l'auront bien convaincue de votre tendresse.

F R E D E R I C.

Paix! je ne veux pas que vous me parliez davantage de Madame de Saintré.

P H I L I P P E. (*à part*)

C'est ce qu'il faudra voir, à mon âge on est entêté, et

je ne quitte pas aussi promptement la partie.....
(haut en revenant) Monsieur me permet donc de retourner
à Berlin ?

F R E D E R I C .

Non ! j'ai besoin de vous , et je vous défends de me quitter.

P H I L I P P E . *(en sortant)*

Je reste.

S C È N E I I I .

F R E D E R I C . *(seul .)*

Ce bon Philippe !.... je lui ai parlé un peu durement ,
j'en suis fâché.... mais aussi de quoi s'avise-t-il de me
rappeller des souvenirs que je voudrais pouvoir effacer
entièrement de ma mémoire , j'entends quelqu'un.....
C'est Madame Derville.

S C È N E I V .

F R E D E R I C , Mad. D E R V I L L E .

Mad. D E R V I L L E .

Bonnes nouvelles , monsieur Frédéric ; mon frère m'annonce que le ministre vous recevra à onze heures.

F R E D E R I C .

Ah ! madame comment reconnaître jamais un pareil service !

Mad. D E R V I L L E .

Ce n'est point un service que je vous rends , c'est une
dette que j'acquitte. Veuve à vingt ans d'un officier sans
fortune , j'ai dû chercher les moyens de me procurer une
existence indépendante ; les conseils et les secours de votre
famille m'ont décidée à former à Postdam l'établissement
que j'occupe encore aujourd'hui : le succès a passé mes
espérances ; je jouis d'un sort heureux , la confiance , l'estime
et la considération m'environnent : ainsi la démarche
que j'ai faite pour vous est bien naturelle , puisque c'est un
tribut que je paye à la reconnaissance.

F R E D E R I C .

J'aimerais mieux le devoir à un autre sentiment.

Mad. D E R V I L L E .

Ah ! vous allez encore me parler de votre amour.

F R E D E R I C .

Puis-je vous entretenir d'autre chose ?

Mad. D E R V I L L E .

Oui , si vous voulez que je vous écoute.

F R E D E R I C .

Vous avez cependant reçu sans colère l'aveu de ma tendresse.

Mad. D E R V I L L E .

Parce que je l'ai regardée comme un badinage.

F R E D E R I C .

Un badinage, le sentiment le plus vil !

Mad. D E R V I L L E .

Ajoutez même le plus rapide, car il n'y avait pas une heure que vous me connaissiez, quand vous m'avez juré un amour éternel.

F R E D E R I C .

AIR : *De folie et raison.*

De n'éprouver qu'un froid respect
En vous voyant est-on le maître !
Non, j'ai senti qu'à votre aspect
Comme un éclair l'amour doit naître.

Mad. D E R V I L L E .

De ce point qui vous paraît clair
Je ne suis pas très-assurée :
L'amour qui naît comme l'éclair
N'en a souvent que la durée.

F R E D E R I C .

Où ! non ! je vous aime, et c'est pour toute ma vie, j'en fais le serment.

Mad. D E R V I L L E .

Ne jurez pas, Frédéric, je vous croirais encore moins.

F R E D E R I C .

Alors c'est m'ordonner de mourir.

Mad. D E R V I L L E .

C'est l'usage.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Les amans que l'on contrarie,
Les amans qu'on n'écoute pas,
Ainsi que vous, las de la vie,
Jurent de chercher le trépas.
Pour guérir les maux qu'on endure
Mourir est un très-bon moyen ;
Mais heureusement, je vous jure,
Tous ces morts là se portent bien.

F R E D E R I C .

Vous ne savez pas tout ce dont je suis capable.

Mad. D E R V I L L E .

Pardonnez moi, je sais que vous avez un excellent cœur et une très-mauvaise tête, beaucoup d'esprit, mais pas le

sens commun, que depuis quinze jours il vous plait de me répéter toutes les galanteries que vous avez adressées à mille autres femmes et que j'en ris bien sincèrement, comme beaucoup d'autres ont fait avant moi.

F R E D E R I C.

A merveille ! ainsi donc, madame, vous ne voulez jamais aimer.

Mad. D E R V I L L E.

Même air.

D'un vif amour, je le confesse,
J'ai senti la brûlante ardeur
Pour un époux dont la tendresse
Trop peu de tems fit mon bonheur ;
Mais j'ai juré que de ma vie,
Je ne ferais un autre choix :
L'hymen est une loterie
Où l'on ne gagne pas deux fois.

F R E D E R I C.

Je vous remercie, madame, le compliment est flatteur.

Mad. D E R V I L L E.

Laissons cela, Frederic, l'heure du rendez-vous chez le ministre approche ; occupez vous d'une entrevue qui peut vous conduire à tout, et ne parlez plus d'un amour qui ne vous mènerait à rien.

F R E D E R I C.

C'est possible, mais rien ne m'empêchera de vous aimer, de vous le dire, de vous le répéter cent fois par jour.

Mad. D E R V I L L E.

Puisque vous êtes décidé à m'aimer malgré moi, je veux à mon tour vous servir malgré vous, et j'irai seul chez le ministre, où je devais vous accompagner.

F R E D E R I C.

Vous devez m'accompagner, madame, j'irai ! quand le ministre aura parlé, mon colonel ne résistera pas.

AIR : *Si Dorilas.*

Oui, du succès j'ai l'assurance
Il vous suffira d'un désir.
Vous êtes certaine d'avance
Que demander c'est obtenir ;
C'est surtout par un militaire
Que tous vos droits sont reconnus ;
Enfin, Mars, le dieu de la guerre,
Ne refuse rien à Vénus.

S C E N E V.

Mad. D E R V I L L E. (*Seule*)

Quelle tête ! Oui mais il faut convenir que c'est un étourdi bien aimable, et franchement il est tems

qu'il parte, car la reconnaissance que je dois à sa famille et le sentiment qu'il peut m'inspirer finiraient par me mener plus loin que je ne veux aller.

R O N D E A U.

Amour, je crains tes chaînes ;
 Tes espérances vaines,
 Tes peines
 Sont certaines,
 Tes plaisirs incertains.
 Bien fou qui s'en occupe ;
 Car, à ce jeu, dit-on,
 Il faut que l'un soit dupe,
 Que l'autre soit fripon.
 En n'aimant pas, j'évite
 Un malheur bien connu.
 L'amour qui vient si vite
 Part comme il est venu.
 S'apercevant qu'en France
 Tout changeait aujourd'hui,
 Pour changer, la constance
 A pris le nom d'ennui.

S C È N E V I.

Mad. DE SAINTRÉ, *en officier*; Mad. D E R V I L L E,
 PHILIPPE et deux garçons d'auberge apportant une
 malle qu'ils déposent sur la scène.

Mad. D E R V I L L E.

Que désire monsieur ?

P H I L I P P E.

Madame, c'est un jeune officier qui cherche un logement ; je lui ai indiqué votre maison en l'assurant qu'il y serait très bien.

Mad. D E R V I L L E.

Je tâcherai, monsieur, qu'il ne vous y manque rien.

Mad. D E S A I N T R É.

On est sûr, en vous voyant, qu'on ne pouvait mieux rencontrer.

Mad. D E R V I L L E.

Pour le zèle, non, monsieur.

Mad. D E S A I N T R É.

Non, franchement cette maison m'enchanté : je suis charmé d'y être, quoique pourtant je ne sois pas sans inquiétude.

P H I L I P P E. (*bas à mad. de Saintré.*)

Prenez garde de vous trahir.

Mad. D E R V I L L E.

Paise à croire cependant que ce n'est point une affaire fâcheuse qui vous amène à Postdam.

(II.)

Mad. DE SAINTRÉ.

Pardonnez moi; on prétend me disputer une possession qui m'est bien chère, et je viens pour faire valoir mes droits.

Mad. DERVILLE.

Je connais beaucoup de monde à la cour et si je puis vous être utile..... mais vous avez besoin de repos; je vais vous faire disposer un appartement.

Mad. DE SAINTRÉ.

Le plus près du vôtre, madame, est celui qui me conviendra le mieux.

Mad. DERVILLE.

Vous êtes galant, monsieur l'officier.

Mad. DE SAINTRÉ.

Je suis sincère, madame.

AIR. *Des Troubadours.*

Comblez, je vous conjure,
Un vœu pour moi bien doux.

J'ai besoin, je vous jure,
D'être tout près de vous.

Mad. DERVILLE, (*à part.*)

Je soupçonne ici du mystère,
Et ce jeune homme n'a, je crois,
D'un vif et brillant militaire
Nil'air, ni le ton, ni la voix.

Mad. DE SAINTRÉ,

Comblez, je vous conjure,
Un vœu pour moi bien doux;
J'ai besoin, je vous jure,
D'être bien près de vous.

PHILIPPE,

Sans que l'on en murmure
Comblez un vœu si doux,
Son bonheur, je vous jure,
Est d'être près de vous.

Mad. DERVILLE.

Je puis sans qu'on murmure
Comblé un vœu si doux;
Sans risque, je vous jure,
Je serai près de vous.

PHILIPPE à mad. Derville.

Craignez qu'il ne soit téméraire,
Il est jeune, il est officier.

Mad. DERVILLE *malignement.*

Oui, mais un pareil militaire
Ne pourra jamais m'effrayer.

E N S E M B L E.

Mad. DE SAINTRÉ.

Comblez, je vous conjure, etc.

PHILIPPE.

Sans que l'on en murmure, etc.

Mad. DERVILLE.

Je puis sans qu'on murmure, etc.

Tous trois
ensemble.

SCÈNE VII.

Mad. DE SAINT-RÉ, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh ! bien , madame , comment trouvez-vous votre rivale ?

Mad. DE SAINT-RÉ.

Trop aimable : crois-tu qu'elle partage l'amour de ton maître ?

PHILIPPE.

Non. M. Frédéric lui a dit des douceurs , elle les écoute avec complaisance et voilà tout.

Mad. DE SAINT-RÉ.

Elle les écoute ! je ne vois rien là de très-rassurant.

AIR : *J'ai vu par tout dans mes voyages.*

Il n'est pour enchanter nos ames
Rien tel qu'un langage flatteur,
Et l'on dit bien que chez les femmes
L'oreille est le chemin du cœur.
L'aveu d'un amour vif et tendre
N'est jamais en vain répété.
A force de se faire entendre,
On finit par être écouté.

PHILIPPE.

Profitez du secret.

Mad. DE SAINT-RÉ.

Le moyen.

PHILIPPE.

Quittez cet air timidé , prenez le ton et les manières qui conviennent à l'habit que vous portez.

Mad. DE SAINT-RÉ.

Ce rôle ne m'est pas très-familier.

PHILIPPE.

Jeune et jolie , vous avez reçu bien des déclarations ! de la mémoire , de l'assurance , soyez seulement bien vif , bien étourdi , bien amoureux près de la belle hôtesse , parvenez à lui plaire , et la victoire est à nous.

Mad. DE SAINT-RÉ.

A quoi cela me mènera-t-il ?

PHILIPPE.

Le voici , Mad. Derville flattée de votre hommage , éconduira mon maître , qui se piquera , se fâchera , s'emportera , et sera trop heureux de vous rendre un cœur dont vous n'êtes point effacée.

Mad. DE SAINT-RÉ.

Tu t'abuses , l'obstacle ne fera qu'irriter sa passion.

P H I L I P P E .

Eh ! non, monsieur Frédéric est d'une jalousie dont j'attends les plus heureux effets : faites vous aimer de Mad, Derville et je répons du reste.

Mad. D E S A I N T R É .

Il suffit, je me décide à tout. Voici une lettre que tu remettras à Frédéric, quand tu croiras le moment favorable.

P H I L I P P E .

Ce ne sera pas long.

Mad. D E S A I N T R É .

Allons.

AIR : Cinquième édition. •

Puisqu'il le faut, des séducteurs
Prenons le ton et le langage,
De complimens et de fadeurs
Faisons un pompeux étalage ;
Cet effort est, tu le conçois,
D'un embarras que rien n'égale.
Ce sera la première fois
Qu'on aura vanté sa rivale.

P H I L I P P E .

La voilà, allons, monsieur, du courage.

S C È N E V I I I .

Les mêmes, M A D A M E D E R V I L L E .

Mad. D E R V I L L E .

Monsieur, votre appartement est prêt.

Mad. D E S A I N T R É .

Madame, je vous remercie ; on m'avait annoncé que vous étiez aussi bonne que jolie, je vois qu'on ne m'a pas trompé.

P H I L I P P E , (*bas à Mad. de Saintré.*)

Bien, c'est ça !

Mad. D E R V I L L E .

Monsieur, je n'épargne rien pour rendre ma maison agréable à tous ceux qui me font l'honneur d'y descendre.

Mad. D E S A I N T R É .

Sûre d'y trouver une femme telle que vous, la foule doit accourir ici.

P H I L I P P E . (*bas à Mad. de Saintré.*)

A merveille, appuyez.

Mad. D E R V I L L E .

Avant de recevoir vos éloges, permettez moi de les mériter.

Mad. D E S A I N T R É .

Non, d'honneur, vous êtes charmante !

P H I L I P P E. (à Mad. de Saintré.)

Dites lui que vous l'adorez.

Mad. D E S A I N T R É.

Et je mettrai au nombre des jours les plus heureux de ma vie, celui où je vous ai vue pour la première fois.

P H I L I P P E. (bas.)

De mieux en mieux ! elle s'attendrit.

Mad. D E R V I L L E. (riant.)

Savez-vous, monsieur, que j'ai presque regret de vous avoir logé si près de moi, vous me semblez dangereux.

Mad. D E S A I N T R É.

Quoi ! madame, l'appartement que vous me destinez.

Mad. D E R V I L L E.

Est précisément celui qui se trouve auprès du mien.

Mad. D E S A I N T R É.

AIR : *Bouton de rose.*

Auprès des Grâces

En fixant ainsi mon séjour ;

Ah ! c'est m'enchaîner sur vos traces

P H I L I P P E.

On doit toujours trouver l'Amour

Auprès des Grâces.

Mad. D E R V I L L E.

Trêve de galanterie et venez voir votre appartement.

Mad. D E S A I N T R É.

Quel qu'il soit, je suis certain de le trouver charmant.

Mad. D E R V I L L E.

Peters. Peters !

S C È N E I X.

LES MEMES, UN GARÇON D'AUBERGE.

Mad. D E R V I L L E.

Portez la malle de Monsieur au N^o. 2.

P H I L I P P E. (bas à Mad. de Saintré.)

Bravo ! nous la tenons.

Mad. L E S A I N T R É.

Tu crois ?

P H I L I P P E.

J'en suis sûre !

Le Garçon prend la malle et la laisse tomber, il en sort des habillemens de femme, des robes, des bonnets, des chals, etc.

Mad. D E R V I L L E.

Fort bien ! mal-adroit que vous êtes !

F R E D E R I C .

Peste soit du butor !

Mad. D E S A I N T R É .

Ma malle ouverte ! je suis trahie !

Mad. D E R V I L L E . (ramassant les effets.)

Que vois-je ! des robes , des bonnets , (riant aux éclats.)
Ah ! ah ! ah ! ah ! pour un officier , voilà un singulier bagage .

P H I L I P P E .

Parbleu ; c'est jouer de malheur .

Mad. D E R V I L L E .

Mais à vous dire vrai , je m'en doutais .

Mad. D E S A I N T R É . (à part.)

Je suis au désespoir !

Mad. D E R V I L L E .

De la confusion ! de l'embarras ! rassurez vous , je ne suis point indiscrete , et si je cherche à pénétrer votre secret , c'est que j'ai le pressentiment que je pourrai vous être utile .

Mad. D E S A I N T R É .

Si vous saviez qui je suis , et le projet qui m'amène , vous pourriez bien changer de langage .

Mad. D E R V I L L E .

Je ne crois pas .

T R I O .

Pour faire une confidence
Ce lieu n'est pas bien choisi ,

P H I L I P P E .

Et de peur

Mad. D E R V I L L E .

D'une imprudence ,

P H I L I P P E .

Il vaut mieux

Mad. D E R V I L L E .

Sortir d'ici .

Mad. D E S A I N T R É .

Souvent par la confiance

Le chagrin est adouci .

Mad. D E R V I L L E .

Du succès , moi , j'ai l'espérance

Et mon cœur en jouit d'avance .

P H I L I P P E .

Sortons , car je craindrais

Des témoins indiscrets .

Chut , paix , chut , paix ,

Point d'imprudence .

Mad. D E R V I L L E .

D'une crainte , hélas ! trop vaine ,
Songez à vous garantir .

Mad. DE SAINT-É.
Oh ! oui, parler de sa peine
Est déjà presque un plaisir.

Mad. DE KVILLE.
Mais, pour cette confiance,
Vous serez mieux chez moi,
Surtout prudence et silence,
Tout nous en fait la loi.
Oui, la loi.

SCENE X.

PHILIPPE, FREDERIC.

FREDERIC.

Qu'ai-je vu, Philippe ? quel est ce jeune homme si familier ?

PHILIPPE.

Je l'ignore : tout ce que je sais, c'est qu'il est officier.

FREDERIC.

Allez dire à madame Derville, que je désire lui parler.

PHILIPPE.

Mais monsieur.

FREDERIC.

Allez.

SCENE XI.

FREDERIC. (*seul.*)

Je ne sais que penser ? serait-il possible que madame Derville aimât ce jeune homme ? elle est si jolie ! si coquette ?

RONDEAU.

Une coquette est si légère,
Que son bonheur est de charmer ;
Le seul désir de toujours plaire,
La prive du plaisir d'aimer.

Quand son regard m'inspire
Certain espoir flatteur,
Lorsqu'en secret j'aspire
Au prix de mon ardeur,
Elle se met à rire
De mes feux, de mon tourment :
Elle me dit ingénument.

Je suis coquette, un peu légère,
Tout mon bonheur est de charmer ;
Je ne connais que l'art de plaire,
Je ne veux pas de l'art d'aimer.
Une coquette accepte mille hommages,
Ne rien sentir, voilà son triste sort,

Elle excite bien des orages,
Sait les braver sans effort.
On ne craint jamais les naufrages,
En restant toujours au port.
Une coquette, etc.

Ah, madame de Saintré, vous êtes bien vengée.

S G E N E X I I .

F R E D E R I C , Mad. D E R V I L L E .

Mad. D E R V I L L E . (*à part.*)

Madame de Saintré m'a tout conté, je lui ai promis de la secourir, amassons nous aux dépens de Frédéric. (*haut.*)
Eh! mon dieu! quelle affaire si pressée vous oblige à me demander?

F R E D E R I C .

Je désirais vous parler.

Mad. D E R V I L L E .

Vous pouviez attendre, ce me semble.

F R E D E R I C .

Pardon! je n'ai pas cru vous déranger.

Mad. D E R V I L L E .

Vous vous trompez, que voulez-vous? dites vite, je suis occupée, très-occupée.

F R E D E R I C .

Aujourd'hui?

Mad. D E R V I L L E .

Aujourd'hui.

F R E D E R I C .

Je croyais que vous m'aviez destiné toute cette journée.

Mad. D E R V I L L E .

J'ai changé d'avis.

A I R de la fille en loterie.

D'ailleurs, ces reproches je croi,
Monsieur, sont faits pour me confondre.
Enfin, que voulez-vous de moi?
Vous oubliez de me répondre.

F R E D E R I C .

Je ne serais pas le premier:
Il est près de femme jolie,
Bien permis de tout oublier,
Lorsque soi-même l'on s'oublie.

Mad. D E R V I L L E .

Oui, mais je n'oublie pas, moi, que l'on m'attend.

F R E D E R I C .

On vous attend, dites-vous? c'est précisément cela, nous devons aller chez le ministre qui nous recevra dans une heure.

Mad. D E R V I L L E.

C'est trop tôt, j'ai promis à quelqu'un de l'accompagner chez un peintre dont il a besoin.

F R E D E R I C.

Ne pourrait-on pas remettre.....

Mad. D E R V I L L E.

Mais pas trop, c'est ce jeune officier.

F R E D E R I C.

Ce jeune officier ?

Mad. D E R V I L L E.

Il vient loger ici, il ne connaît personne à Postdam, il y vient pour une affaire qu'il dit être importante; il prétend que le sort de sa vie en dépend et il m'a priée de le seconder; je ne puis guère m'en dispenser, il est si intéressant! je veux que vous fassiez connaissance avec lui.

F R E D E R I C.

Je vous remercie, madame, je n'aime pas les nouvelles connaissances.

Mad. D E R V I L L E.

Eh! bien, vrai, vous avez tort.

AIR du duo, dans Chapelain.

Mad. D E R V I L L E.

Il est complaisant,
Il est intéressant,
Discret, séduisant,
Onique militaire,
Je le crois sincère,
Il a de l'esprit,
Sans chercher à plaire
Il y réussit.

F R E D E R I C.

Eh quoi! séduisant,
Aimable, intéressant,
Et très-complaisant,
Gai par caractère,
Aimable et sincère;
Galant et discret;
Que de droits pour plaire,
Un seul suffisait.

Mad. D E R V I L L E.

Il doit vraiment,
Etre en aimant,
Fidèle et constant.

F R E D E R I C.

Bien fidèle vraiment
D'honneur c'est charmant,
Très-rare à présent.

Et ce tout

Mad. D E R V I L L E.
Pas encore.

F R E D E R I C.

Madame, on vous attend.

Mad. D E R V I L L E.
Pour celle qu'il adore
Il n'est pas exigeant.

F R E D E R I C.

Ce portrait là m'enchanté!

Mad. D E R V I L L E.

Mais, je n'ai pas fini;

F R E D E R I C.

Je m'en contente.

Et le trouvé accompli.

Mad. D E R V I L L E.

F R E D E R I C.

Oui, oui, oui, oui,
A mes vœux tout se prête,
Je vois qu'il s'inquiette,
Je lui parais coquette,
Mon projet est rempli.

Je veux l'engager aujourd'hui
A se fixer ici,

On n'est pas plus poli ;
Non, non qu'il reste ici,
Et vous en serez ravi,
Rien n'est plus doux que lui,

Non, non, non, non.
A mes vœux tout se prête,

Je vois qu'il s'inquiette,
Je lui parais coquette,

Mon projet est rempli.

Non, non, qu'il reste ici,
Et vous en serez ravi.

Rien n'est plus doux que lui,
En lui parlant sans nul détour,

Je triomphe en ce jour,
Sans effort j'ai su tour-à-tour,

Punir son inconstance, et guérir
son amour.

Oui, oui, oui, oui,
A tort je m'inquiette,
Car mon épreuve est faite,
Oublions la coquette,
C'est le meilleur parti.

Oui, oui,
Moi, j'en jouis d'avance,
Oui, de sa connaissance,
Je serai ravi,

Oui, oui, oui, oui,
A tort je m'inquiette,

Car mon épreuve est faite,
Oublions la coquette,

C'est le meilleur parti.

De sa connaissance je suis ravi,
J'en serai ravi

J'en serai ravi,
C'est là parler sans nul détour,

Et j'éprouve en ce jour,
Qu'une femme à su tour-à-tour

Punir mon inconstance et guérir
mon amour.

S C E N E X I I I.

Les mêmes, P H I L I P P E.

F R E D E R I C.

Toutes les femmes sont des coquettes.

P H I L I P P E.

Madame, monsieur de Valbelle.....

Mad. D E R V I L L E.

C'est son nom.

PHILIPPE.
Il vous attend pour sortir; la voiture est prête.
Mad. DERVILLE.

J'y vais. Adieu Frédéric; pardon, mais je ne puis me dispenser, je ne vais pas loin et je reviendrai bientôt.
(elle sort.)

SCÈNE XIV.

PHILIPPE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Voilà donc cette madame Derville dont j'avais une si haute idée.

PHILIPPE.

C'est singulier comme son caractère est changé depuis l'arrivée de monsieur de Valbelle.

FRÉDÉRIC.

AIR du vaudeville d'*Alcibiade*.

Non, l'amour et ses feux brûlans
Si vite ne peuvent pas naître,
Et tous les deux depuis longtemps,
J'en suis sûr, doivent se connaître.

PHILIPPE.

Moi, je suis de cet avis là
Car ne sont que soins, prévenances;
Enfin ils se traitent déjà
Comme d'anciennes connaissances.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce qui te le fait penser?

PHILIPPE.

L'appareil qu'elle lui a fait, l'appartement qu'elle lui a donné.

FRÉDÉRIC.

Quel appartement?

PHILIPPE.

Près du sien.

FRÉDÉRIC.

— Celui qu'elle m'a refusé?

PHILIPPE.

Précisément!

FRÉDÉRIC.

Décidément madame Derville ne l'aime pas.

PHILIPPE.

Je le croirais?

FRÉDÉRIC.

Je suis forcé de l'avouer, jamais madame de Saintré ne se serait conduite ainsi.

PHILIPPE.
Elle vous aimait de si bonne foi.

FREDERIC.
J'en conviens.

PHILIPPE.
Elle s'intéressait tant à vous!

FREDERIC.
Oui, mais depuis quelque tems elle a tout-à-fait cessé de me donner de ses nouvelles.

PHILIPPE.
Vous m'aviez défendu de prononcer son nom, vous donner une lettre d'elle aurait été bien pis.

FREDERIC.
Comment! elle m'aurait écrit?

PHILIPPE.
Oui.

FREDERIC.
Tu as la lettre?

PHILIPPE.
Oui.

FREDERIC.
Elle doit être curieuse.

PHILIPPE.
La voilà.

FREDERIC.
Je serais bien aise de savoir comment une femme aussi douce se met en colère.

PHILIPPE.
On pourrait voir.

FREDERIC.
Tu en meurs d'envie.

PHILIPPE.
Oh! Oh!

FREDERIC.
C'est pour toi que je vais la lire; je suis certain qu'elle me fait de grands reproches. (Il lit.)

« Je suis instruite, Monsieur, de vos nouvelles amours, et
« si vous n'aspirez qu'à la gloire de tromper une femme, je
« suis fâchée de vous priver de cet honneur : je ne vous
« ferai point un seul reproche, jouissez en paix de vos
« triomphes; je n'ai jamais fait de vœux que pour votre
« bonheur, et je serais heureuse, si je n'étais pas sûre que
« vous ne l'êtes pas vous-même. »

PHILIPPE.
Hé bien, Monsieur?

F R E D E R I C .

Je ne m'attendais pas à cette lettre, et son indifférence.....

P H I L I P P E .

Est de l'amour.

F R E D E R I C .

C'est possible ; mais madame Derville m'a piqué ; ce jeune homme dont elle affecte de me parler, sa coquetterie, mon amour-propre, tout m'ordonne de ramener son cœur.

P H I L I P P E .

AIR de l'Opéra-Comique.

La ramener, c'est fort bien dit ;
Et j'approuve cette entreprise ;
Mais, monsieur, malgré votre esprit ;
Moi, j'ai grand' peur d'une méprise.
D'amour le chemin est glissant
Et la coquetterie est si bizarre,
Que souvent en la ramenant
Soi-même l'on s'égare.

F R E D E R I C .

Je n'ai rien à craindre, et je vais lui écrire.

P H I L I P P E .

Elle ne lira pas votre lettre.

F R E D E R I C .

Monsieur Philippe,

P H I L I P P E .

Monsieur, c'est que je réfléchis.

F R E D E R I C .

Obéissez, cela vaut mieux.

DUO de Tom-Jones.

F R E D E R I C , écrivant,

P H I L I P P E ,

Si le seul prix de ma constance (bis)
Est le mépris et la froideur
Votre cruelle indifférence,
Ne pourra pas guérir mon cœur
Même en aimant sans espérance
Aimer est encore un bonheur.

Voyez un peu
Le beau langage,
Quel heureux gage
Quel tendre feu,
Rien ne l'arrête
Il perd la tête.
C'est du cœur

Que vient son erreur.

Il ne voit pas qu'il aime

Une coquette,

Dans ses filets de lui-même
il se jette,

Et l'imprudent

Ne prévoit pas, lorsque son
cœur s'engage,

Qu'il se ménage,

Peine et tourment.

(La nuit.)

F R E D E R I C .

Voilà ma lettre, Philippe, il faut la donner à Mad. Derville.

P H I L I P P E.

Je la remettrai.

F R E D E R I C.

Examine l'effet qu'elle produira, tâche de lire dans son cœur, j'ai confiance en toi.

P H I L I P P E.

Je le vois, car vous me demandez l'impossible.

F R E D E R I C.

Oui, dans le fait, si je pouvais écouter moi-même.

P H I L I P P E.

Cela vaudrait mieux.

F R E D E R I C.

La porte de ma chambre donne dans ce salon.

P H I L I P P E.

Sans doute.

F R E D E R I C.

Je pourrais tout entendre.

P H I L I P P E.

A merveille ! l'obscurité vous favorise. On vient, je crois.

F R E D E R I C.

N'oublie pas ma lettre.

P H I L I P P E.

Soyez tranquille. (*à part.*) Elle n'ira pas à son adresse. — Justement, voilà Mad. de Saintré.

S C È N E X V.

Mad. D E S A I N T R É, P H I L I P P E.

F R E D E R I C (*caché*).

Mad. D E S A I N T R É.

Hé bien, tout va à merveille, je sors de chez le peintre de Mad. Derville.

P H I L I P P E.

(*bas.*) Madame, prenez garde à mon maître. (*haut.*) Monsieur, je ne veux pas être confident de vos amours, mon maître est présent.... à ma pensée, il est là..... dans mon cœur. — et votre amour pour mad. Derville le met au désespoir. (*bas.*) Vous comprenez bien.

Mad. D E S A I N T R É.

(*Bas.*) Ne crains rien. (*Haut.*) Je suis le plus heureux des hommes !

AIR : *Du pot des fleurs.*

Jaloux d'une double couronné,
Je pourrai servir tour-à-tour,
Et sous les drapeaux de bellone,
Et sous les drapeaux de l'amour,
Je veux fidèle à ma tendresse,

Et de l'honneur suivant toujours les pas ,
A mon pays gardant toujours mon bras ,
Garder mon cœur à ma maîtresse.

Dé l'antique chevalerie ,
Que j'aime les guerriers fameux !
La valeur, la galanterie
Guidaient leur cœur, dictaient leurs vœux.
Sur leurs traces, je veux sans cesse
De leurs transports suivre l'élan sacré,
Enfin, comme eux pour devise j'aurai
Mon Dieu, mon Prince, et ma maîtresse.

P H I L I P P E .

Oh mon ! pauvre maître !

Mad. D E S A I N T R É .

Que veux-tu ? Il y a long-tems que Mad. Derville m'a
donné son cœur ; et jamais, m'a-t-elle dit, elle n'a eu le
moindre amour pour ton maître.

F R E D E R I C .

A merveille.

• P H I L I P P E .

Ah ! M. Frédéric, quelle nouvelle pour vous !

Mad. D E S A I N T R É .

Mad. Derville ne peut tarder à venir, nous avons mille
choses à nous dire, dès qu'elle sera ici, tu diras à tout le
monde qu'elle n'y est pas, entends-tu, Philippe, à tout le
monde.

F R E D E R I C , *sortant de sa cachette.*

Philippe, sortez.

S C È N E X V I .

F R E D E R I C , Mad. D E S A I N T R É .

Mad. D E S A I N T R É .

C'est Frédéric, cachons mon trouble.

F R E D E R I C (*à part.*)

Voilà donc mon rival ! il paraît bien jeune. (*Haut.*)
Arrêtez, monsieur, j'ai à vous parler.

Mad. L E S A I N T R É .

A moi ?

F R E D E R I C .

A vous-même. Vous n'êtes ici que de ce matin, et déjà
vous y portez le trouble.

Mad. D E S A I N T R É .

Moi, monsieur.

F R E D E R I C .

Où, vous. Il paraît que vous faites la cour à madame
Derville.

Mad. DE SAINT-RÉ.

AIR : *Dans ce salon.*

Vous m'étonnez, en vérité,
Car je mérite qu'on m'approuve;
Peut-on jamais voir la beauté
Sans lui peindre ce qu'on éprouve ?
Le bonheur est d'être inconstant;
C'est là, dit-on, votre système,
Et me blâmer d'être galant,
Ce serait vous blâmer vous-même.

F R E D E R I C.

Vous vous flattez peut-être que Mad. Derville vous voit avec plaisir ?

Mad. DE SAINT-RÉ.

Je l'espère.

F R E D E R I C.

Et vous l'aimez.

Mad. DE SAINT-RÉ.

Je ne suis pas obligé de vous le dire.

F R E D E R I C.

Mais, si j'ai intérêt à le savoir ?

Mad. DE SAINT-RÉ.

Mais, si j'ai intérêt à le cacher ?

F R E D E R I C.

Je sais tout.

Mad. DE SAINT-RÉ.

Si vous savez tout, vous n'avez rien à demander.

F R E D E R I C.

Ne vous vantez pas encore d'être aimé de mad. Derville, elle vient de recevoir une lettre.....

Mad. DE SAINT-RÉ.

D'un amant malheureux, peut-être elle s'en doutait, et elle m'avait chargé de lui répondre.

F R E D E R I C.

La réponse pourrait être difficile à faire.

Mad. DE SAINT-RÉ.

Rien de si aisé; si je le voyais, je lui dirais; Monsieur, on m'aime; on ne vous aime pas; je reste; allez vous-en.

F R E D E R I C.

Il pourra n'être pas de cet avis et vous demander la preuve de ce prétendu amour.

Mad. DE SAINT-RÉ.

La preuve? j'en ai mille, et ce portrait qu'on vient de me donner..... (*Elle lui donne le portrait.*)

F R E D E R I C. (*Sans le regarder.*)

Un portrait!

Mad. DE SAINTRÉ.
Ne lui disons pas que c'est le mien.

AIR : *Les arts ont leur prix sans doute.*

Où, pour mon amour extrême,
Un tel gage est un bienfait ;
C'est bien se donner soi-même
Que de donner son portrait ;
Oui, ce doux présent m'enflâme ;
Je garderai, quel bonheur !
Le modèle dans mon armé,
Et l'image sur mon cœur !

F R E D E R I C.

Mais enfin, quel est ce portrait ?

Mad. DE SAINTRÉ.

Celui d'une femme dont le cœur n'a jamais changé.

F R E D E R I C.

C'en est trop, monsieur, apprenez que je suis Frédéric,
votre rival, et que j'ai sur le cœur de madame Derville,
des droits.....

Mad. DE SAINTRÉ.

Vous Frédéric, monsieur ? mais vous alliez, m'a-t-on dit,
épouser à Berlin une femme qui vous aimait ; et pourquoi
l'abandonner pour une femme qui ne vous aimera jamais.

D U O.

A I R :

F R E D E R I C.

Alors disputons la victoire,
Prouvons tous deux notre valeur,
Et le vainqueur aura la gloire
De garder ce gage flatteur.

Mad. DE SAINTRÉ (*à part.*)

Mais vraiment ceci m'embarrasse,
Monsieur.....

F R E D E R I C.

Rien ne peut me fléchir.

Mad. DE SAINTRÉ.

Pourtant réfléchissez de grâce.

F R E D E R I C.

Il faut agir sans réfléchir.

F R E D E R I C.

Mad. DE SAINTRÉ.

Je vois que son effroi redouble ;
Bientôt je serai satisfait,
Il faut profiter de son trouble,
Pour qu'il me rende le portrait...

Il croit que mon effroi redouble,
Mais il sera bientôt au fait,
D'avance je crois voir son trouble
Si tôt qu'il verra mon portrait...
Moi, je ne sais quel parti prendre.

F R E D E R I C.

Monsieur, serez-vous bientôt prêt ?
Allons, songez à vous défendre.

Mad. DE SAINTRÉ.

Quoi ! se battre pour un portrait !

FREDERIC. Mad. DE SAINTRÉ.

Je vois que son effroi redouble, etc. Il croit que mon effroi etc.

FREDERIC.

Allons, en garde.

Mad. DE SAINTRÉ.

Vous êtes trop pressant.

SCENE XVII et dernière.

Les mêmes, Mad. DERVILLE, PHILIPPE, portant des flambeaux.

Mad. DERVILLE.

Oh ! mon dieu ! quel bruit se passe-t-il ici ?

FREDERIC.

Venez, madame, venez voir comment Monsieur sait défendre sa conquête.

Mad. DERVILLE.

Que voulez-vous dire ?

FREDERIC.

Il vient de m'abandonner votre portrait, qu'il tenait de vous.

Mad. DERVILLE.

Mon portrait ! vous croyez ?

FREDERIC.

Je vous le rends, madame.

MADAME DE SAINTRÉ.

Cela n'est pas généreux,

FREDERIC.

J'avais mal jugé votre cœur ; je m'étais trop tôt flatté de vous plaire ; je rends enfin justice à une femme charmante que je n'aurais jamais dû oublier : Oui, madame, je vous le rends.

Mad. DERVILLE.

Quoi ! sans le regarder ?

FREDERIC.

Il a tous vos charmes, il serait trop dangereux,

Mad. DERVILLE.

Hé bien, je vous en prie, regardez-le seulement une fois.

FREDERIC.

Que vois-je ! Mad. de Saintré ! que signifie..... ?

Mad. DERVILLE.

Lisez, lisez.

F R E D E R I C, lisant.

A I R : D'une abeille toujours chérie.

* Vainement l'amour vous appelle,
 * Moi, je n'ai point trahi ma foi,
 * Et si mon portrait est fidèle
 * Il ne l'est pas autant que moi ;
 * Pour vous guérir d'un goût fantasque
 * D'un officier je pris les traits,
 * L'amour sut me prêter un masque,
 * Mais mon cœur n'en connut jamais.

Puis-je croire..... cette preuve d'amour..... ?

Mad. D E R V I L L E.

Non, toutes les femmes sont des coquettes.

F R E D E R I C.

Et vous, Madame, me pardonnerez-vous ?

Mad. D E R V I L L E.

A I R *vaudeville de Musard.*

Moi, je ne veux aucune excuse ;
 J'étais de moitié dans ce tour ;
 Et pour le succès de la ruse,
 L'amitié seconde l'amour.

Mad. D E S A I N T R É.

Oui, sans craindre les épigrammes
 Racontez ce trait merveilleux,
 Vous avez vu d'accord deux femmes,
 Et c'était pour vous rendre heureux.

F R E D E R I C.

Comme vous vous vengez !

Mad. D E R V I L L E.

Et moi aussi, je me venge, voilà le brevet de capitaine que mon frère vous a fait obtenir aujourd'hui.

Mad. D E S A I N T R É.

Vous voulez donc que je ne puisse pas m'acquitter ?

Mad. D E R V I L L E.

Vous acquitter ! Ne le rendez-vous pas heureux ?

P H I L I P P E.

C'est pourtant moi qui ai mené tout cela.

V A U D E V I L L E.

Mad. D E R V I L L E.

L'amour est un faible enfant,
 Et lorsqu'il a quelque vertige,
 Pour son bonheur, doucement
 Il faut qu'on le corrige.

D U O.

L'amour est un faible enfant
Et lorsqu'il a quelque vertige,

Dupe d'un fantôme trop flatteur
L'esprit fait souvent plus d'une
erreur,

Pour son bonheur doucement

Mais l'amour seul a dans notre
cœur

Il faut qu'on le corrige.

Placé la source du vrai bonheur.

Mad. DE SAINTRE.

Le papillon semble avertir
Tous les amans infidèles,
Car à force de courir
Il brûle ses ailes.

D U O.

D'un enfant
Caressant,
Si l'émoutr est l'image,
Comme lui,
Soyez y,
Il doit croître avec l'âge.

D U O.

F R E D E R I C.

Menaçant vos jours,
Si j'ai causé vos allarmes,
Mon cœur pour toujours
Vous rend les armes.

Mad. DE SAINTRE.

D U O.

Panard et Collé
Ont amusé la ville;
Ils ont immolé
Plus d'un sot désolé.

Mad. D E R V I L L E.

Mais en nous laissant
Le champ,
Du Vaudeville,
Ils ont dit, glanez;
Tous les épis sont moissonnés.

Mad. D E R V I L L E, seule.

Après eux, enseignez nous
Pour vos plaisirs ce qu'il faut faire;
Vous travaillerez pour vous,
En nous montrant à plaire.

Mad. D E R V I L L E.

Après eux, enseignez nous
Pour vos plaisirs ce qu'il faut
faire,
Vous travaillerez pour vous,
En nous montrant à plaire.

Mad. DE SAINTRE.

C'est ici qu'un sévère censeur
Nous fait redouter quelque
malheur,
Et le tic tac de la frayeur,
Fait battre le cœur,
De notre auteur.

F I N.